

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—La Lanterne de Juillet, (suite et fin).—Tom-Trick.—Mike-Fink le Batelier.—BIOGRAPHIE.—Brantôme.—Daniel Webster.—Extraits de l'Eloge Funèbre de Mgr. de Forbin-Janson.—Articles lus devant la Société des Amis.—L'Education aux Etats-Unis.—Histoire de la Semaine.—Faits divers.

## LITTÉRATURE.

### La Lanterne de Juillet.

(Suite et fin.)

« Je vous dois ces détails, mais non ceux de ma vie, insignifiants d'ailleurs. Passons.—J'étais soldat depuis deux ans, et au fond de l'Andalousie avec mon régiment, quand Napoléon nous appela d'Espagne en Russie. Il y avait bien quinze années que je n'avais mis le pied sur le sol de la capitale; il fallait une volonté supérieure pour m'y rappeler.—En arrivant nous eûmes un jour de congé; j'errai dans les rues jusqu'au soir. Soit religion des souvenirs, soit pour essayer mon courage, j'osai visiter cet emplacement qui rappelait une douloureuse date de ma vie.—Il faisait un temps d'automne, frais parfois, avec de chaudes bouffées de vent. Aux lumières des boutiques entr'ouvertes (il y en avait peu, c'était jour de fête), de jeunes filles, mignonnes, frêles, parées, jouaient au volant. Leurs espiègleries, leurs paroles folâtres, leurs joyeux éclats de rire, me firent de la peine. Je comptais trouver là quelque chose de calme d'un cimetière, et d'effrayant comme un instrument de supplice. Je revis la fenêtre d'où j'avais tout vu; il y avait de la lumière, de la mousseline et des fleurs; et sous mes pieds, sur un carré, sombre tout à l'entour, la clarté vacillante du réverbère doucement balancé par le souffle du vent faisait errer mon ombre, qui circulait autour de moi.—J'avais assisté à de tristes choses en Espagne, messieurs; comme à des exécutions de village pour un Français assassiné; comme à des monceaux de cadavres des nôtres qu'on retrouvait pêle-mêle dans les citernes quand ils s'endormaient chez les gens du pays sur la foi de l'hospitalité. Ma tête, depuis l'enfance, depuis le 2 août, s'occupait plus particulièrement, comme vous le pouvez croire, d'idées mélancoliques; eh bien! je n'éprouvais que de la contrariété, mais rien de cette poignante amertume qui m'avait poursuivi sur la terre étrangère.—La mort après tout est bonne pour qui se voit isolé dans le monde; je l'étais, et je le sentais vivement, ou du moins je le crois, car ce qui m'arriva peut bien, depuis, m'avoir fait mal interpréter la situation indécise de mon esprit.

« L'allée de la maison que j'habitais autrefois avec ma mère s'ouvrit: il en sortit une petite demoiselle qui passa rapidement près de moi. A quelque pas elle s'arrêta tout à coup, revint, puis repartit encore, et finalement s'arrêta. Elle m'avait regardé, nos yeux

se rencontrèrent. Elle baissa les siens, mais elle ne s'en alla pas! et j'eus lieu de penser, quand je m'en rendis compte, qu'il y avait plus de trouble dans mon maintien que dans celui de la jeune fille; enfin elle m'adressa la parole. D'après le chiffre de mon shako, qui brillait sous le réverbère, elle me demanda des nouvelles d'un de ses parents, ancien sergent de ma compagnie. Il avait resté en Espagne, à Saint-Sébastien. J'en parlai longtemps, elle m'écouta sans impatience, tant qu'à la fin sa bonne maman descendit. Elle allait gronder; je me hâtai de raconter l'occasion de cette rencontre, et tandis que nous causions, la vieille dame et moi, les jolies joueuses du voisinage vinrent nous enlever Célestine pour faire une partie de volant. Elle avait seize-ans tout au plus, et cette étourderie ingénue qui, dans nos villes, où l'esprit ne mûrit que trop vite, se rencontre rarement à cet âge. Rien de séduisant comme son babil. L'heure fut rapide; c'était un charme que de voir ce joli corps, souple et à tenir dans les dix doigts, se cumbler, comme s'il allait rompre, pour arrêter l'élan du léger emplumé qu'elle faisait bondir avec adresse. Je détournai quelque fois le volant: elle me booda, et me fit demander pardon. Quand elle le laissait tomber, elle revenait près de nous écouter et contrarier sa bonne maman, qui en raffolait. Elle fut très-maladroite, et une de ses amies lui dit sur cela un mot qui me fit rougir. Assurément je prenais de l'amour. Elles me quittèrent enfin, et je me trouvai seul dans la rue silencieuse. Ce n'est qu'à ce moment, que tout me parut sinistre dans ce lieu trop mémorable pour moi. Je pensais douloureusement à la mort de mon père, à ma mère que le désespoir avait éteinte: c'est que je n'étais plus isolé.

« Pardon, messieurs, j'abuse de votre indulgence.—C'est une singularité de ma vie que moi, si taciturne d'ailleurs, j'aie aujourd'hui tant de confidens.—Il était tard, trop tard; en rentrant à la caserne je fus consigné pour quinze jours. Le dixième on nous réveilla dans la nuit, et mon régiment se mit en marche vers le Rhin. Je n'avais pas revu Célestine, et je n'osai lui écrire.

« Les temps vont vite quand la mauvaise fortune s'en mêle. J'assistai avec le maréchal de Trévisé à l'explosion du Kremlin; je fallis périr à la Bérésina; enfin en 1815, du rocher de l'île d'Elbe quand Napoléon s'élança vers Paris, j'étais parmi les fidèles qui le suivirent du fond de son exil. Sa fortune alla plus rapidement que moi. Retenu malade à Lyon sur un grabat que je quittai pour le rejoindre à Mont-Saint-Jean, je vis s'évanouir dans la fumée des batteries anglaises des rêves auxquels j'avais dû croire. J'éclai-pai seul de mon régiment à la destruction; et sous la blouse d'un paysan, couchant dans les bois, vivant de rencontre, désolé des malheurs de mon pays, pensant quelquefois à cette Célestine, enfant qui devait m'avoir oublié, j'entrai furtivement dans Paris, n'ayant pour fortune que ma croix de la légion-d'honneur, donnée par Napoléon dans les cent-jours, et mon épée de sous-lieutenant.

« Oh! comme je mordis mes mains de rage quand je vis dans le champ du Carrousel ces bivouacs de Russes et leurs canons pointés contre les Tuileries. C'est une

grande honte qu'on n'effacera bien qu'à Saint-Petersbourg, messieurs! C'était à peine s'il y avait à Paris un état-major français.

« Ma présence dans la capitale était un délit; je le sentais, mais qu'importe!—Je courus dans le quartier Montorgueil. J'errai sous le réverbère, peut-être satisfait de revenir à ces lugubres tableaux de mon enfance, et rêvant qu'un espion me saisisrait là où des tiges avaient assassiné mon père.

Je guettais Célestine; je la vis à sa fenêtre, je montais. A travers la porte j'entendis sa voix, mais je n'osai frapper. Un soldat de Napoléon pouvait compromettre cette famille en s'y introduisant, et puis n'était-ce pas une folie? car elle devait (ce refrain me revenait sans cesse) m'avoir complètement oublié.

« Pour la dixième fois, plus ou moins, je fessais faction devant sa porte, quand un soir, à près de minuit, elle sortit précipitamment et toute échevelée. Je tremblai comme un coupable; mais elle ne m'avait pas vu.—Un officier Russe qui passait près de la pharmacie demi-closée où elle venait d'entrer, s'arrêta et se prit à la considérer à travers les vitres.—L'incident de ce Russe m'inquiéta moins que la cause de cette sortie, car je n'ai jamais compris qu'on put insulter une femme.—Ce fut pourtant ce qu'il tenta de faire quand, au sortir de la boutique qui se ferma, Célestine, se fut élancée de nouveau de la rue. Il la saisit à bras le corps, et se mit en devoir de l'entraîner. Mais à l'instant même j'avais appesanti ma main avec fureur sur la figure du misérable. Célestine, pâle et tremblante, sans voix et sans force, se débattait à terre que déjà le Russe me menaçait de son épée. A près quelques pas en arrière pour saisir la miègne, je rencontrai bientôt le fer; et les rugissements atroces qu'il poussait, pour m'effrayer peut-être, éveillèrent immédiatement tout le voisinage. Personne toutefois n'osa venir, car, dans ce temps d'invasion on put croire que c'était une rixe entre un grand nombre de soldats de divers pays; et l'obscurité déguisait le péril dont s'épouvantait le quartier. Quelque temps ma tête s'égarait: j'eus aussitôt sur les yeux les prunelles de feu du réverbère qui me fascinaient et qui, réfléchies sur l'acier des deux armes, formaient des éclairs en cercles, des flamboiemens rapides, des lozanges de clartés et d'étincelles, comme il s'en échappa d'un feu d'artifice. Mon adversaire était protégé par l'ombre, et moi placé dans la lumière qui m'éblouissait. Puis les cris de mille personnes éclataient à la fois dans mes oreilles; le fracas des fenêtres qu'on ouvrait précipitamment de toutes parts, les vitres qui se brisaient, les piaffemens des chevaux de la gendarmerie, dont j'entendis distinctement le galop lointain, et par-dessus tout le râle entrecoupé de la malheureuse Célestine, qui s'était traînée et me tenait les genoux, tout me troublait et me donnait le vertige. Je me croyais entouré d'une bande d'assassins. Toutefois ce fut bientôt à lui de rompre, et à mon tour je me trouvai sous le rond-point obscur du réverbère. Alors je vis plus distinctement les yeux de mon ennemi, sa figure bouleversée, ses lèvres ouvertes par la rage, et ses dents serrées dont j'entendais le grincement. A travers les larges ombres qui couvraient son corps et qui s'effaçaient quand il se redressait tout-à-coup, je me désignai la